



**Martin Lortie**

Le diable dans la peau





Le diable dans la peau



MARTIN  
LORTIE

Le diable  
dans la peau

ROMAN ÉROTIQUE



## Ouvrage destiné à un public averti

Précédemment paru  
sous le titre *Le diable au corps*  
aux Éditions Québecor.

© Les Éditions Québecor, 2007

## *Sommaire*

Ma passion, mon obsession .....	9
Les préférences de Véronique .....	13
Le club est ouvert .....	29
La séductrice des Laurentides .....	47
Qui vient souper ? .....	79
Soif de nous .....	99
L'offreur d'orgasmes .....	105
Tour de ville .....	125
« Mise » en chantier .....	141
Incapacités .....	155
L'échange .....	169
Sur le pont... ..	187
L'après-match .....	197
Le festin .....	217
L'invitée .....	229

Samuel, le colocataire et moi .....	251
Les pétales de rose .....	261
Le souper de filles .....	271
Son jardin secret .....	293
Drôle de thérapie ! .....	299
Appel d'affaires .....	309



## Ma passion, mon obsession

Laissez-moi vous parler de ma passion : les femmes. Et plus particulièrement, le corps des femmes. De tous les styles, de tous les genres, ils me captivent tous, sans exception. Voyez-vous, je ne suis pas arbitraire !

Comme j'aime les seins ! Chez les femmes robustes, je les aime petits et indépendants, du genre farouche, qui fuient sur les côtés, qui se boudent comme s'ils étaient en chicane. Des petits seins pointus ou bien en forme de poire, affectés par la gravité. Des seins couverts d'aréoles énormes et foncées, très brunes, aux mamelons saillants et les plus longs possible. Oui, des aréoles de la taille d'une bouteille de vin, si larges qu'elles couvrent la totalité du sein timide. Si étendues qu'une seule bouche ne peut adéquatement les honorer.

De tout petits seins qui ne souffrent pas de se retrouver libres sous les chandails ou les

chemisiers, et qui frissonnent facilement dès qu'il fait frais. Et des seins menus percés d'anneaux, c'est tout simplement divin ! Je peux alors les étirer à satiété en me servant du bijou sacré. Oui, des seins minuscules, en contradiction totale avec son corps corpulent, ses fesses généreuses, ses hanches rondes et ses jambes solides. Une poitrine subtile qui fait bien pâle figure en comparaison de ses épaules carrées et de sa stature costarde. Oui, j'idolâtre les petits seins sur les femmes robustes. J'en raffole !

Quoique chez les femmes délicates, je les aime bien gros. Volumineux et pas trop fermes. Car la fermeté revêt pour moi quelque chose d'ennuyeux, de monotone, voire banal. Bien au contraire, l'affaissement des seins présente un attrait admirable, très caractériel, qui témoigne de leur vécu et du nombre d'amants qui les ont dégustés avant moi.

Oui, de gros seins sertis de petites aréoles, rien de plus que la circonférence de pièces de vingt-cinq cents, et des mamelons si timides que je dois les extraire de leur cachette avec mes dents. Et d'un rose très pâle, si effacé que je dois m'approcher à la distance d'un souffle pour bien en détailler le contour, pour être certain où s'arrête le sein et où commence l'aréole. Oui, ça j'adore. J'aime aussi qu'ils débordent de mes mains lorsque je les prends pour les chérir.

Mais j'affectionne tout autant la poitrine d'une femme enceinte. Énorme, dure, aux mamelons gigantesques, prêts à exploser,

absolument succulents à grignoter. Qui livrent goutte à goutte ce lait tiède, sucré, qui se déverse dans ma gorge lorsque je les suce ardemment.

Ne vous méprenez pas ! Les vulves se partagent aussi mes passions : je les vénère charnues, aux lèvres protubérantes et, pourquoi pas, pendantes ! Des lèvres gourmandes prêtes à avaler ma verge et à frémir sous mes coups de langue. Je les aime sans poils, totalement exposées, de gros format. Des lèvres qui rebondissent sur ma langue alors que je les purlèche. Qui me sautent aux yeux lorsqu'elle baisse pudiquement sa culotte, embarrassée par leur taille, par le fait qu'entre ses jambes c'est le seul spectacle qui prévaut.

Et j'affectionne les lèvres timides, à peine une double ligne, bien cachées sous une forêt de poils pâles qui s'épaississent lorsque sa miction blanche les souille, lorsqu'elle est si excitée que ses poils mouillés se retrouvent rabattus sur ses cuisses.

Oh ! et les anus ! Il y en a qui restent toujours ouverts, prêts à accueillir ma queue volontaire, alors que d'autres, plus rébarbatifs, restent hermétiquement clos, craintifs et préférant la caresse mouillée de ma langue bien pendue. Ils sont si beaux à voir, blottis entre les fesses, à l'abri des regards, attendant discrètement d'être découverts.

Tandis qu'un joli nombril percé, livré impunément au jour par un chandail trop court,

m'emballe à chaque regard, cerné d'un très petit tatouage, il m'émeut par sa rébellion, par sa provocation et par sa promesse de plaisirs interdits.

Et, finalement, j'aime tant les jolis pieds d'une femme. Des orteils si doux, bien droits, aux ongles peints de toutes les couleurs. Et si elle a le bonheur d'y insérer quelques bagues, je suis aux anges ! Je veux les lui retirer avec ma bouche, goûter à la saveur exquise et exclusive de ses plantes, de ses talons rosés, teintés du cuir de sa sandale, qui dénude ce pied fort érotique.

Voilà ma passion, les femmes. Et mon obsession, c'est la seule qui importe : ma femme. Je vous laisse le soin de deviner, sous ses vêtements, lequel de ces attributs elle possède divinement !

## Les préférences de Véronique

C'est un beau samedi d'automne. Un long week-end parfait pour profiter du chalet au bord du lac. D'humeur festive, Véronique a invité une amie à l'y accompagner. Après avoir déjeuné en route, les deux femmes parviennent au chalet tout juste avant le dîner.

Dans l'après-midi, elles marchent un peu à l'extérieur. Le vent fait tourbillonner les feuilles mortes, et les nuages gris qui s'amoncellent en masse annoncent de la pluie pour la nuit. Les deux amies marchent, le cou rentré dans leurs manteaux, et lorsqu'elles rentrent finalement au chalet, elles arborent les joues et le bout du nez rouges.

Le vent froid et déchaîné qui souffle dehors leur fait aussitôt apprécier la chaleur douillette qui règne à l'intérieur. Les grandes fenêtres offrent une vue imprenable sur le lac agité. Il

s'agit définitivement d'un temps pour se pelotonner à l'intérieur devant un bon feu.

Elles entament la première bouteille de vin en préparant le souper, tandis que le feu bien attisé brûle dans l'âtre. Inévitablement, leur souper est pimenté de conversations portant sur le sexe et plus la soirée progresse, plus leur discussion est ponctuée de confidences.

Véronique confie à son amie qu'elle aimerait bien expérimenter l'amour au féminin, qu'elle y songe depuis plusieurs années, mais sans jamais avoir eu le courage de se lancer dans l'aventure.

« Et fort probablement, je n'aurai jamais cette témérité », renchérit-elle.

— Ce doit être tellement doux ! Tellement sensuel... ça me donne des frissons juste d'y penser ! approuve Gabrielle, en riant.

— Tu sais, moi je pourrais totalement me passer d'un pénis, pour autant que le gars sache bien me lécher, complète Véronique.

— Quelqu'un de très doué pour le sexe oral..., ajoute son amie Gabrielle en sirotant son vin.

— Oui ! Je suis fondamentalement clitoridienne. Malheureusement, ce ne sont pas tous les hommes qui savent bien faire l'amour oral. En fait, très peu d'hommes que j'ai connus savaient bien faire la chose. Parfois, je me dis que je serais vraiment mieux servie par une autre femme. »

Véronique rit et quelques gouttes de vin coulent sur son menton, qu'elle s'empresse d'essuyer avec sa serviette de table.

« Je n'aurais pas besoin de lui donner des indications, tu vois ? Des fois, j'ai l'impression d'être un commandant de l'armée. Pas trop fort, plus lentement, à gauche, attention à ta barbe... !

— C'est vrai que les gars ne sont pas très subtils. Ils pensent souvent juste à se tremper le pénis. Ils ne voient pas le cunnilingus comme une fin, mais comme un moyen. Une simple entrée en matière, rétorque Gabrielle.

— C'est ça ! Moi, je serais entièrement comblée si je ne faisais que ça. Mais j'ai beau y penser, idéaliser une relation avec une autre femme, je ne vois pas comment je pourrais faire le grand saut. Et puis, qu'arriverait-il si j'aimais ça sans bon sens ? Est-ce que je deviendrais lesbienne ? Je ne me vois pas faire ma vie avec une femme. J'aime quand même les hommes, même s'ils sont trop souvent maladroits au lit », réfléchit Véronique tout haut.

Ce sont des pensées qu'elle entretient depuis des années ; une crainte réelle que son attirance physique pour d'autres femmes puisse traduire un questionnement profond de son orientation sexuelle.

« On peut très bien dissocier le sexe de l'amour », avance Gabrielle. Tu peux apprécier faire l'amour avec une femme et continuer à aimer les hommes.

— Tu penses ? Veux-tu dire que je serais bisexuelle ?

— Pour moi, être bisexuelle, ça veut dire que tu peux aimer tant une femme qu'un homme. Que tu peux te lever le matin aux côtés d'une autre femme et l'embrasser avant de partir pour le boulot. Je ne pense pas qu'une femme qui entretient des relations sexuelles occasionnelles avec une autre femme puisse être qualifiée de bisexuelle, explique Gabrielle.

— Penses-tu vraiment ? Je ne sais pas. »

Gabrielle sourit, avant de poser sa coupe sur la table. Elle fuit soudain le regard inquisiteur de Véronique, qui y détecte un certain trouble.

« Quoi ? questionne Véronique, intriguée.

— Je l'ai déjà fait...

— Quoi ?! Pas possible ! Toi ! Jamais je n'aurais cru... Allez, mais qu'est-ce que tu attends ? Raconte ! » exulte Véronique.

Gabrielle hausse les épaules, affectant un air faussement détaché.

« Il n'y a pas grand-chose à dire. C'est arrivé en voyage avec une amie. Tu sais, dans le Sud, il fait chaud, tu bois des cocktails toute la journée et tu te promènes les seins nus. Ça peut être aphrodisiaque. Un après-midi, on a fait une sieste et je me suis réveillée parce que mon amie me caressait... On a fait ça sur le lit... et c'était très bon, crois-moi !

— Tu l'as fait juste une fois ?

— Non... Toute la semaine... Un soir, on a fait ça à trois avec un gars qu'on avait rencontré



là-bas. Tu aurais dû voir son expression quand il a compris qu'il allait se taper deux filles à la fois ! »

Véronique est tellement excitée qu'elle n'a plus faim. Elle repousse son assiette, la main agitée de tremblements.

« Gabrielle, je n'aurais jamais pensé ça de toi ! s'étonne-t-elle en ouvrant ses grands yeux séducteurs.

— C'est une expérience comme une autre..., tente de minimiser la principale intéressée.

— Tu parles ! Et as-tu déjà eu le goût de recommencer ?

— Souvent. Mais l'occasion ne s'est jamais présentée.

— Est-ce comme je l'imagine ?

— Mieux ! Il n'y a pas meilleur partenaire qu'une femme pour se faire lécher la chatte ! » rétorque Gabrielle avec une moue suggestive.

Les deux filles éclatent de rire, plus complices que jamais.

\*  
\* \*

Leur souper terminé, elles discutent encore un moment devant le feu agonisant. Ivres et fatiguées, les deux amies montent enfin se coucher à l'étage. Véronique occupe la petite chambre, au plafond incliné, tandis que Gabrielle s'installe dans la pièce voisine.

La pluie qui s'annonçait en après-midi a finalement cessé et les nuages ont fait place à la pleine lune. Véronique n'a pas rabattu le store et le halo de la lune projette sa lueur fantomatique dans la pièce.

Tourmentée, Véronique ne cesse de penser à ce que lui a confié son amie. Elle n'arrive pas encore à y croire. Son histoire l'a excitée et, en même temps, frustrée. Elle aurait aimé vivre un tel scénario, bénéficiant d'une telle occasion pour enfin explorer son fantasme récurrent.

Véronique ressasse toujours ces pensées insistantes lorsqu'elle entend le lit de la chambre voisine se mettre à grincer à un rythme régulier. Malgré le vacarme du vent qui siffle aux fenêtres, Véronique perçoit aussi des gémissements. Elle tend l'oreille, intriguée, et une nouvelle série de soupirs et de lamentations lui parvient beaucoup plus clairement.

Elle mettrait sa main au feu que Gabrielle se masturbe ! Elle reconnaît ce mélange de soupirs et de halètements étouffés. Pendant quelques secondes, Véronique a envie de se lever et de jeter un œil, très discrètement. Il n'y a pas de store à la fenêtre de la chambre voisine, si bien que l'éclairage de la lune lui permettrait sûrement de distinguer ce qui s'y passe.

Sa timidité l'emporte finalement et elle tente plutôt de s'endormir. Mais c'est très vite peine perdue. Elle se figure son amie, pelotonnée sous les couvertures, les cuisses serrées sur sa main, les yeux révulsés. Elle tente d'imaginer

sa position, ce qu'elle se fait et, surtout, comment elle le fait.

Après de longues minutes d'agonie pour Véronique, le silence revient, lourd et abrutissant. Elle a beau tendre l'oreille, le calme règne en maître, presque surnaturel. Elle tente de se rendormir, le cœur battant, envahie par une chaleur incommodante.

Puis, tout à coup, grâce à la lueur de la lune, elle voit se profiler la silhouette de son amie dans l'encadrement de la porte. Véronique ne l'a même pas entendue descendre du lit ! Elle choisit de feindre le sommeil, pour voir la conduite que va adopter Gabrielle. Tout comme elle, son amie ne porte qu'une culotte, dont la blancheur luit dans la pénombre. Elle ne peut vraiment détailler ses seins, mais elle voit bien qu'elle ne porte rien d'autre que sa culotte accrochée sur ses hanches.

Gabrielle s'avance silencieusement dans la chambre. Ses pieds nus provoquent un bruit de succion sur le prélat froid. Véronique ouvre les yeux complètement, pour montrer à son amie qu'elle est bien réveillée. Mais elles ne parlent pas. Elles se dévisagent un moment, dans la pénombre, et le cœur de Véronique s'emporte.

Gabrielle grimpe tranquillement au bout du lit, qui grince sous le fardeau de ce nouveau poids. Véronique retient son souffle, incertaine de la suite des événements ou de la manière dont elle devrait réagir. Le sang lui bat dans les oreilles, elle est trempée de sueur.

Quand Gabrielle se glisse sous les draps, Véronique avale difficilement. Elle a un gros nœud au fond de la gorge, des frémissements dans l'estomac. Elle sent la morsure de l'air frais sur sa peau nue lorsque Gabrielle se rapproche en rabattant les draps. Sa peau est brûlante, comme la sienne, et Gabrielle se blottit farouchement contre elle.

Son amie l'embrasse doucement derrière l'oreille, son nez titille gentiment son lobe. Véronique frissonne de manière incontrôlable. Son côté rationnel lui ordonne de repousser Gabrielle, tandis que son goût d'exploration lui crie de profiter de cette occasion unique.

« Tu peux te laisser faire », chuchote Gabrielle, en glissant ses mains douces sur les petits seins déjà excités de Véronique.

Cette dernière hoche la tête, troublée mais tellement émoustillée ! Les joues en feu, le front brûlant, elle ferme les yeux lorsque les lèvres de Gabrielle s'unissent aux siennes. C'est un baiser soyeux, tout en nuances, une caresse comme une brise de vent, comme les pétales d'une rose.

Véronique ouvre la bouche, juste un peu, et la langue de Gabrielle y pénètre délicatement, en quête de la sienne. Véronique enlace Gabrielle, ses mains parcourent le trajet sinueux de son dos, puis le creux de ses reins, avant de se poser sur l'élastique de sa culotte.

Les lèvres de Gabrielle effleurent son menton, puis chutent sur sa nuque, avant de grignoter ses épaules ; Véronique gémit doucement.

Lorsque la langue humide de Gabrielle se met à tourner sur ses aréoles tendues, Véronique cabre le dos et comprime son sein dans la bouche de son amie.

Cette dernière suce son mamelon, d'abord tout doucement, puis avec plus de vigueur. Elle saisit sa pointe entre ses dents, l'étire, la suce et la cajole, ce qui soutire de nouveaux soupirs à Véronique. Aucun homme ne lui a jamais mangé les seins comme ça. Un mélange de respect et de passion que lui transmet la bouche aimante de son amie.

Puis, Gabrielle frotte la pointe de son nez sur la culotte, là où le tissu se tend sur ses lèvres intimes, sur le coton imbibé d'excitation qui constitue pour le moment le seul rempart entre sa vulve et la bouche tendre de celle-ci. Puis, avec des gestes assurés, Gabrielle retire le sous-vêtement, qui provoque un léger chuintement en glissant sur les jambes de Véronique.

Gabrielle se contorsionne pour se débarrasser aussi de sa culotte. Les deux sous-vêtements choient finalement sur le sol, les deux amies se retrouvant toutes nues sous les couvertures.

Sans plus attendre, Gabrielle fond entre les jambes de Véronique. Elle disparaît sous les couvertures et Véronique surveille la bosse qu'elle fait sous la literie. Véronique repousse les couvertures, voulant à tout prix voir et apprécier le moment.

Gabrielle est prosternée entre ses cuisses, le nez à peine à quelques centimètres de son

intimité. Elle souffle doucement sur sa vulve, un air chaud et, même dans la pénombre, Véronique voit que son amie examine de près son intimité, comme pour en mémoriser les moindres détails.

Elle brûle d'anticipation, un courant électrique parcourt tout son corps, la fait frissonner et durcit ses pointes déjà bien érigées. Elle se sent frémir jusqu'à la pointe de ses seins, jusqu'aux extrémités de ses orteils. C'est un sentiment d'anticipation inégalable, puissant au point qu'elle a envie de pleurer.

La bouche de Gabrielle est si douce ! Lorsque ses lèvres se posent sur sa vulve, Véronique échappe un hoquet de surprise. Les doigts doux de Gabrielle écartent délicatement ses lèvres pour frayer un chemin à sa langue. Alors Gabrielle la lèche de haut en bas, parcourant toute la vulve de son amie. Elle salive tellement que ses caresses produisent déjà un son mouillé, qui redouble l'excitation de Véronique.

Cette dernière caresse les cheveux de son amie qui reposent sur ses cuisses, tandis que Gabrielle continue de la lécher goulûment, à partir du périnée jusqu'à son clitoris en flammes. Et comme Véronique remonte ses hanches en plantant ses talons dans le matelas, Gabrielle plonge plus loin ; le bout de sa langue pointue rencontre l'orée fermée de son anus.

Et Véronique décolle ! Elle n'a pas l'habitude de se faire lécher là, et encore moins avec cette tendresse exquise, ce talent marqué pour

l'amour oral. Gabrielle prend les chevilles de Véronique et remonte ses genoux sur sa poitrine, ce qui ouvre sa vulve à son exploration buccale.

Gabrielle remonte vers son clitoris en émoi, attirée par le parfum envoûtant de son excitation. Véronique se tord dans le lit, en proie à un plaisir jusque-là inconnu, violent mais passionné, intense et quelque peu interdit. La bouche de Gabrielle reste soudée à sa vulve, comme pour y boire la promesse d'une soudaine éjaculation.

Quand elle se détache, Véronique reprend son souffle, tandis que Gabrielle descend plus bas et lèche ses orteils, les mettant un à un dans sa bouche, comme des suçons succulents. Véronique sait alors que son amie ne laissera pas un centimètre de son corps sans attention.

Sa langue la parcourt, infatigable, sillonnant ses jambes dans les moindres recoins, grignotant l'intérieur de ses genoux, s'attardant entre ses fesses, comme si elle en était captive, puis sombrant dans son nombril creux, avant de revenir hanter sa bouche. Un baiser copieux, mouillé, tendre à l'en faire pleurer.

Avec douceur, Gabrielle retourne Véronique sur le ventre et s'assoit sur ses fesses. Elle bécote son cou, derrière son oreille. Ses seins lourds reposent un instant sur le dos de Véronique, jusqu'à ce que Gabrielle retourne invariablement entre les fesses replètes de son amie.

Sa langue suit un trajet obstiné, de la chute de ses reins jusqu'à sa vulve, en déposant un

ruisseau de salive qui inonde les orifices dilatés de Véronique. Cette dernière peine à demeurer immobile, tellement le plaisir l'assaille avec une brûlante intensité.

N'y tenant plus, Véronique se met à quatre pattes, et Gabrielle l'enlace par-derrière. Ses seins écrasés dans son dos, sa vulve épilée appuyée sur ses fesses et leurs pieds chauds emmêlés sous les couvertures rabattues, leur étreinte revêt quelque chose de passionné, de tendre et de fougueux à la fois. Véronique s'accorde ainsi un petit répit, chamboulée par les caresses de son amie, incapable de retenir l'orgasme qui monte lentement en elle. « Pas si vite ! » a-t-elle envie de crier.

Mais Gabrielle insiste et retourne la manger par-derrière, la langue bien logée dans sa vulve et le nez confortablement pressé contre son anus mouillé. Véronique n'a jamais même envisagé l'anus comme un but final dans la prestation de l'amour oral, mais Gabrielle y porte une attention maniaque, au grand plaisir de la bénéficiaire, qui y découvre de nouvelles sensations ahurissantes !

Pour le moment, Véronique pousse ses fesses sur le visage de Gabrielle, dont la langue vole d'un orifice à l'autre, et dont les dents marquent ses fesses de petites morsures à la limite de sa vulve suintante. Véronique s'ébroue, pour secouer ces frissons qui l'assaillent violemment. Elle sait qu'elle va venir bientôt, et que ce sera un orgasme puissant.



Gabrielle change encore de position. Elle s'étend sur le lit et Véronique vient s'asseoir sur son visage, les pieds à plat sur le matelas, les mains agrippées à la tête de lit. Elle lui chevauche la bouche, comme une monture, et la langue de son amie voyage inlassablement de sa vulve à son anus. Véronique prend les mains de son amie et les serre dans les siennes en gémissant de plus en plus fort.

Elle déplie un peu les jambes pour s'octroyer un répit, désireuse de prolonger le plaisir. Sa vulve se retrouve à deux ou trois centimètres de la bouche de son amie. Gabrielle en profite alors pour lui lécher les cuisses, en attendant qu'elle daigne se rasseoir sur son visage.

Quand Véronique redescend finalement ses fesses sur son amie, cette dernière reprend sa dégustation obstinée de ses parties intimes. Le plaisir secoue encore Véronique, avec une violence qui lui arrache un cri sonore, une longue plainte qui déchire le silence entrecoupé des bruits mouillés que provoque la bouche de Gabrielle sur ses chairs et du vent qui frappe encore aux fenêtres.

Véronique ferme les yeux et bouge son cul sur la bouche de son amie. La langue de Gabrielle qui vrille sur son clitoris lui procure son meilleur orgasme à vie. Un foudroyant plaisir qui lui scie les jambes et la laisse sans souffle, sans voix, l'âme déroutée. Elle reste assise sur la langue de Gabrielle de nombreuses minutes et son amie ne cesse de la faire tourner dans sa vulve.

Véronique s'effondre sur Gabrielle, leurs corps s'épousent à la perfection, se nourrissant mutuellement de leur chaleur. Véronique retient ses larmes, tellement sa jouissance a été intense. Elle regrette déjà ce moment, si vif et accaparant, alors que Gabrielle mordille tendrement ses épaules.

Leurs vulves différentes et mouillées, soudées ensemble, comme en fusion, communient une excitation abondante et mutuelle. Véronique regarde le menton maculé de Gabrielle. Autour de sa bouche luisent encore les restes de sa jouissance. Elle la lèche doucement, et leurs bouches s'unissent dans un baiser furieux.

Leurs respirations s'apaisent lentement, reprenant un rythme régulier. Gabrielle bouge un peu et Véronique sent les grosses pointes dures de ses seins sur sa peau, le contact de sa vulve humide sur sa cuisse, la caresse de sa peau brûlante contre la sienne.

Elles s'endorment enlacées, repues, affectueuses. La joue appuyée sur le sein voluptueux de son amie, Véronique sombre dans un sommeil profond, bercée par une béatitude post-orgasme inégalée.

\*  
\* \*

Au petit matin, Véronique s'éveille en s'étirant. Elle est vêtue de sa nuisette de coton et gît, seule, sous les draps. Elle vient lentement

mettre sa main entre ses jambes. La culotte est là, mouillée, mais bien en place.

Elle se rend à la chambre voisine où Gabrielle dort à poings fermés. La couverture sur ses hanches livre un aperçu de son pyjama épais. Troublée, Véronique descend au rez-de-chaussée. Elle n'a jamais eu un rêve si réel, si fantastique. En même temps, elle est déçue que rien de tout cela ne se soit produit. C'était si extraordinaire, si conforme à ses fantasmes ! Elle en frissonne encore !

Gabrielle la rejoint une vingtaine de minutes plus tard. Véronique fixe sa bouche, hypnotisée, en se remémorant tout ce qu'elle lui a infligé dans son rêve.

« Salut, Véronique ! J'ai dormi comme une bûche... Même pas un seul rêve... Et toi ? »

Véronique rougit jusqu'aux oreilles. Elle n'a jamais été très bonne à dissimuler ses émotions.

« Un petit... J'ai euh... j'ai rêvé que tu me baisais ! Ça doit être le vin et notre discussion d'hier... », balbutie-t-elle, déjà mal à l'aise de son aveu.

Gabrielle passe près d'elle, en chemin pour le réfrigérateur, et glisse la main sur l'épaule nue de Véronique. Cette dernière frémit, en ressassant les images obsédantes de son rêve érotique.

« Méfie-toi... Parfois, les rêves deviennent réalité ! » prévient langoureusement Gabrielle, en laissant sa main errer sur l'épaule robuste de son amie.

Pendant un très court instant, mais cependant lourd de signification, les deux amies restent silencieuses en se dévisageant avec une intensité qui fait tout disparaître autour d'elles. Les yeux de Véronique vont de la bouche de son amie à ses yeux fiévreux, un bref parcours qui la laisse tout étourdie.

« Parfois... », répète Gabrielle, les yeux enflammés.

Mais cette fois, ses doigts ont bougé, juste un peu, caressant très subtilement l'épaule nue de Véronique. Juste assez pour lui procurer de petits frissons exquis.

Véronique se réjouit qu'il leur reste encore une autre nuit au chalet... toute une nuit, à rêver éveillées...

## Le club est ouvert

C'était ma suggestion et, par curiosité, elle a accepté que nous y allions. Un club privé, un spa mixte, en plein cœur de la ville. Bien que nous ayons forgé toutes sortes de scénarios, force est d'admettre qu'au fin fond de nous-mêmes, nous avons la conviction que rien de bien méchant ne se déroulera là. En tout cas, rien qui nous impliquerait directement.

Discrètement niché au sein d'une rangée de duplex dans un quartier sans histoire, le club ne paie pas de mine : enseigne sobre, vitres teintées foncées, lumière tamisée au-dessus de l'entrée. Rien de bien remarquable, somme toute.

Il fait froid dehors, les lumières de Noël oscillent dans le vent. Nous marchons d'un pas rapide, bousculés par le froid et la nervosité. En entrant, la chaleur humide nous accueille. Après avoir acquitté le droit d'entrée, il faut se

dévêtir devant une rangée de casiers, à la vue de tous, puis enfiler une simple serviette autour de notre taille. Plusieurs clients accoudés au bar se retournent pour nous observer, surtout pour regarder Laurence se dévêtir.

Les femmes ont le choix d'enrouler la serviette autour de la taille ou de la poitrine, selon leur témérité. J'ai demandé à Laurence de se promener seins nus, car j'aime particulièrement surveiller la réaction des autres hommes lorsqu'ils se délectent de sa belle poitrine. Bien que réfractaire au départ, Laurence accepte malgré tout d'honorer ma demande.

Il fait si chaud que ses mamelons sont roses et larges, couvrant ainsi la totalité de ses cimes. Un sourire aux lèvres, je noue ma serviette autour de mes reins. Pour moi, la situation n'a rien de bien différent que dans les douches du club sportif, à l'exception que plusieurs femmes circulent ici à demi nues.

Nous inspectons d'abord la chambre que nous avons réservée à l'étage. Nous avons prévu y faire l'amour, porte close, après avoir circulé un peu dans le club. Ceux qui laissent la porte ouverte expriment indirectement leur désir d'être regardés, ou encore ils invitent plus explicitement d'autres personnes à se joindre à leurs ébats.

Un seul matelas occupe la pièce, flanqué d'une chaise pour accommoder les voyeurs éventuels. Un rouleau d'essuie-tout est offert sur la petite table, près d'une boîte de condoms.

La pièce est propre, sobre, peut-être même un peu froide.

Nous pouffons de rire. Je me sens un peu nerveux, j'ai l'impression que nous fréquentons un lieu illégal où tous les clients circulent nus et font l'amour sous les regards des autres. Des chambres voisines nous proviennent des gémissements, des exclamations, et nous reconnaissons sans mal des cris de jouissance suraigus.

Laurence est aussi nerveuse, pour d'autres raisons. Il y a des hommes en grande majorité, et elle se sent constamment observée. Nous n'avons pas pour habitude de nous dévêtir devant des dizaines d'inconnus, qui n'ont d'autre idée que de s'offrir une partie de jambes en l'air avec celle qui acceptera leurs avances.

Justement, dans la dernière chambre du bout, une femme est étendue nue sur le matelas, la porte grande ouverte. Livrée aux attentions d'une demi-douzaine d'hommes, elle geint doucement, les yeux révulsés, les lèvres pincées. Deux hommes lui font un cunnilingus, alors que les autres lui caressent les seins ou se masturbent devant le spectacle.

La femme, plutôt mignonne, gémit désormais sans arrêt, probablement soumise à son fantasme le plus violent. Nous la regardons un peu, en nous dandinant. Je me sens pervers d'observer ce spectacle, de voir cette femme jouir sous l'emprise de tous ces hommes. C'est un peu irréel, comme si nous étions dans un film. Tandis que nous regardons, un quinquagénaire

frôle Laurence et lui caresse une fesse à travers la serviette. Intimidée, cette dernière ne relève pas l'invitation.

En rebroussant chemin, nous croisons un homme seul, qui nous a suivis depuis le rez-de-chaussée. Il nous a probablement repérés dès que nous avons remisé nos vêtements au vestiaire. Il nous aborde en utilisant les formules de politesse d'usage, puis il nous invite carrément à sa chambre pour faire l'amour à trois.

Le rouge monte aux joues de Laurence et je décline ainsi l'invitation. Même s'il s'agit là de mon fantasme, nous sommes plutôt à froid malgré la scène à laquelle nous venons tout juste d'assister. Et puis, notre première visite en est une d'exploration.

« Nous allons plutôt flâner au rez-de-chaussée, dis-je à l'homme, qui ne cache pas sa déception devant notre refus poli.

— On se revoit plus tard, peut-être », rétorque-t-il en souriant.

J'ai l'impression qu'il va nous suivre partout, tellement il semble vivement désireux de nouer connaissance avec Laurence. Je ne peux le blâmer, car je le serais moi aussi.

« Il n'est pas vraiment mon type », murmure Laurence alors que nous descendons l'escalier. Je ne serais pas capable de faire ça à trois ici, ajoute-t-elle en tenant fermement ma main.

— On peut aller ailleurs si tu veux ! » rétorqué-je avec humour, ce à quoi elle réplique d'une moue dubitative.







10914

*Composition*  
FACOMPO

*Achevé d'imprimer en Slovaquie*  
*par NOVOPRINT SLK*  
*le 28 décembre 2014.*

Dépôt légal : décembre 2014.  
EAN 9782290103525  
OTP L21EPLN00685N001

ÉDITIONS J'AI LU  
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris  
*Diffusion France et étranger : Flammarion*